COUP D'ŒIL

SUR L'HISTOIRE
DES BOTANISTES
ET DU JARDIN DES PLANTES
DE MONTPELLIER.

DISCOURS D'OUVERTURE
DU COURS DE BOTANIQUE MÉDICALE,
PRONONCÉ LE 17 AVRIL 1852;

PAR

CH. MARTINS,
Professeur d'histoire naturelle médicale à la Faculté de Médecine de Montpellier,
et Directeur du Jardin des Plantes.

MONTPELLIER,
IMPRIMERIE DE RICARD FRÈRES, PLAN D'ENCIVADE, 3.
1852.

COUP D'ŒIL

SUR L'HISTOIRE
DES BOTANISTES
ET DU JARDIN DES PLANTES
DE MONTPELLIER.

DISCOURS D'OUVERTURE
DU COURS DE BOTANIQUE MÉDICALE,
PRONONCÉ LE 17 AVRIL 1852;

PAR

CH. MARTINS,

Professeur d'histoire naturelle médicale à la Faculté de Médecine de Montpellier.

MONTPELLIER,
IMPRIMERIE DE RICARD FRÈRES, PLAN D'ENCIVADE, 3.
1852.

(EXTRAIT DE LA GAZETTE MÉDICALE DE MONTPELLIER.)

COUP D'ŒIL

SUR

L'HISTOIRE DES BOTANISTES

ET DU JARDIN DES PLANTES DE MONTPELLIER.

Messieurs,

Les Écoles sont jalouses, comme les nations, de la part de gloire que les siècles leur ont léguée : elles conservent, pour les transmettre aux âges futurs, les traditions des grands hommes qui les ont rendues célèbres. Leurs ouvrages sont un patrimoine, leur souvenir un puissant encouragement, leur gloire un phare lumineux dont les rayons éclairent la route de l'avenir. En vous rappelant les traits principaux des Botanistes qui ont illustré l'École

de Montpellier par leur enseignement, leurs écrits ou leurs voyages, en cherchant à faire jaillir de leurs ouvrages l'esprit philosophique dont ils étaient animés, j'atteindrai en même temps un autre but. Après avoir suivi le sillon fertile qu'ils ont tracé dans le champ de la science, et analysé les principes qui les ont conduits à leurs immortelles découvertes, nous n'hésiterons ni sur le chemin que nous devons prendre, ni sur la méthode que nous devons préférer. Nous puiserons dans cette revue rétrospective, vous, Messieurs, une noble émulation, car les hommes dont je vais vous parler sont sortis de vos rangs, et moi une juste et salutaire défiance qui m'obligera sans cesse à de nouveaux efforts pour traduire exactement la pensée et exposer fidèlement les doctrines de ces grands Naturalistes. En quittant cette enceinte, vous serez convaincus, Messieurs, que l'esprit généralisateur et philosophique qui caractérise l'École de Montpellier, et qu'elle a porté dans toutes les branches des sciences naturelles et médicales, ne s'est jamais montré plus puissant, plus fécond, plus vrai que dans ses applications à la Botanique. Ses classifications ont servi de modèle à celles de la Zoologie, de la Minéralogie, de la Médecine ; et les Botanistes peuvent dire avec un juste orgueil que les plus grands législateurs des sciences sont sortis de leurs rangs.

Dans l'exposé historique pour lequel je réclame pendant quelques instants votre attention bienveillante, nous suivrons l'ordre des temps, car il est aussi celui de la filiation des idées et de l'accroissement successif des établissements consacrés à la Botanique dans le sein de la Faculté de médecine de Montpellier.

La première figure qui se présente à nous dans cette revue historique, n'est point celle d'un Botaniste, ni même

d'un savant de profession : c'est celle d'un philosophe, d'un homme célèbre entre tous dans le domaine des lettres, d'un homme qui fut l'un des créateurs de la langue française au commencement du XVIe siècle, et s'en servit comme s'il avait vécu dans le XVIIIe : ce docteur de notre Faculté, vous l'avez deviné, c'est Rabelais. Au milieu des plus grands écarts de sa prodigieuse imagination, le souvenir des études qu'il avait faites à Montpellier le poursuivait toujours; ses connaissances anatomiques et médicales jaillissent sans cesse comme des sources d'eau vive au milieu de ses créations fantastiques ; elles forment avec elles un contraste qui les rend plus piquantes et leur imprime un caractère de vérité apparente qui manque à ses imitateurs Cyrano de Bergerac et l'auteur de Gulliver. Rabelais s'occupa sérieusement de l'origine du nom des plantes ; vous allez en juger : « Je trouve, dit-il (1), que les plantes sont nommées en diverses manières : » Les unes ont pris le nom de celui qui le premier les inventa, connut, montra, cultiva, apprivoisa et appropria : comme Mercuriale de Mercure; *Panacea* de Panace, fille de Esculapius; Armoise de Artemis, qui est Diane; Eupatoire du roi Eupator ; *Euphorbium* de Euphorbus, médecin du roi Juba ; Gentiane de Gentius, roi de Sclavonie..... Les autres ont retenu le nom des régions desquelles elles furent ailleurs transportées : comme Pommes Médicis, ce sont Poncires de Médie, en laquelle furent premièrement trouvées; Pommes Punicques; ce sont Grenades apportées de Punicie, c'est-à-dire Carthage; *Ligusticum*, c'est Livêche apportée de Ligurie ; c'est le côte de

(1) Pantagruel, liv. III, chap. 48.

Gênes..... Les autres ont leur nom par antiphrase et contrariété : comme Absinthe au contraire de Pinte, car il est fâcheux à boire ; Lichen qui guérit les maladies de son nom ; Malve qui mollifie ; *Callitrichum* qui fait les cheveux beaux..... Les autres par les admirables qualités qu'on a vues en elles : comme Héliotrope qui suit le soleil ; car le soleil levant il s'épanouit, montant il monte, déclinant il décline, soi cachant il se clôt..... Autres par métamorphose d'hommes ou de femmes de nom semblable : comme *Daphne*, c'est Laurier, de Daphné ; Myrte, de Myrtine ; Cynare, c'est Artichaud ; Narcisse, Safran, Smilax et autres. Autres par similitude : comme *Hippuris*, car elle ressemble à queue de cheval ; *Alopecuros*, qui semble à la queue du renard ; *Psyllion*, qui semble à la puce ; *Delphinium* au Dauphin ; Buglosse à la Langue de Bœuf ; Iris à l'arc-en-ciel en ses fleurs ; *Myosotis* à l'oreille de souris ; *Coronopus* au pied de corneille et autres. »

Vous en avez entendu assez, Messieurs, pour être persuadés que Rabelais avait étudié la Botanique comme la Médecine. Ses remarques étymologiques sont parfaitement justes ; et Linnée, qui a dénommé tous les végétaux et tous les animaux connus de son temps, s'est conformé, sans le savoir, aux indications de Rabelais, dont les écrits lui étaient probablement inconnus.

Les hommes qui se trouvent après Rabelais dans l'ordre chronologique des Botanistes sortis de notre École, nous reportent en plein XVIe siècle, et nous montrent qu'à cette époque l'Université de Montpellier était un foyer scientifique où l'on affluait de toutes les parties de l'Europe : on y étudiait, non-seulement l'art de guérir, mais encore toutes les sciences qui s'y rattachent. Les savants étrangers venaient s'y perfectionner pour occuper plus dignement les

chaires des Universités de leur pays ; les voyageurs s'y préparaient à visiter des contrées lointaines , et à décrire leurs productions naturelles. En effet, dès 1550, et peut-être auparavant, la Botanique était régulièrement enseignée, témoin l'article 6 de l'arrêt des Grands Jours tenus à Béziers en 1550, où il est dit (1) : Seront tenus les Chancelliers, Docteurs et Conseillers de deputer l'un d'entre eux, Docteur des plus idoine et suffisant pour lire aux écoliers et montrer oculairement les simples, depuis la fete de Pâques jusqu'à la fete de la St Luc, et lui constituer salaire competant a payer par le dit Trésorier, et pour chercher les dits simples en la dite ville de Montpellier et lieux circonvoisins. » Le premier qui se distingua dans cet enseignement, fut le célèbre zoologiste Rondelet (2). Il n'a rien écrit sur la Botanique ; mais Linnée lui rend le témoignage (3) d'avoir été le maître de Dalechamps, de Lobel, de l'Écluse, des deux Bauhin et de Rauwolf (4), venus du nord de la France, de la Suisse et de l'Allemagne, pour écouter ses leçons.

Avant que l'enseignement de Rondelet fût en vigueur, un étranger plus tard célèbre, Léonard Fuchs ou Fuchsius, Professeur à Bale (5), était venu étudier la Botanique à

---

(1) Dorthès, Éloge historique de Pierre Richer de Belleval, instituteur du Jardin royal de botanique de Montpellier; in-4°, 1788. — P. 98. La note.

(2) Né à Montpellier en 1507, mort en 1566.

(3) *Amœnitates academicæ;* 1759. T. IV, p. 469.

(4) J.-L. Victor Broussonnet a réuni les noms de tous les Botanistes qui ont étudié à Montpellier, et y ont pris leurs grades, dans un opuscule intitulé *Corona Floræ monspeliensis. Monspelii*, 1790.

(5) Né en 1501, mort en 1566.

Montpellier. Cette étude lui profita. Le premier il renonça à déchiffrer et commenter les textes des anciens, pour se tourner uniquement vers la nature. Le premier il fit représenter, par la gravure sur bois, les plantes qu'il voulait faire connaître. Ses ouvrages, traduits dans toutes les langues, lui valurent une réputation universelle, et lui suscitèrent les attaques de méchants auteurs jaloux, dont le nom serait resté parfaitement inconnu s'il n'avait eu le soin de nous le transmettre en les réfutant (1).

Contemporain de Fuchsius, peut-être son condisciple, Jacques Dalechamps, né à Caen, en 1513 (2), s'établit à Lyon, et y exerça la médecine avec distinction. Il publia des ouvrages sur l'art de guérir, une édition de Pline le jeune (3), et entreprit avec Jean Bauhin une histoire générale des plantes (4) ornée de 2686 figures. Cet ouvrage, inachevé par son auteur, fut terminé par Jean Desmoulins, disciple et ami de Rondelet.

Sous le point de vue philosophique, Dalechamps laisse la science au point où Fuchsius l'avait portée; comme lui, il décrivit un grand nombre de plantes en cherchant à les retrouver dans les écrits des anciens. Il n'en fut pas de

---

(1) *Apologia qua refellit malitiosas Gualtheri Ryffi veteratoris pessimi, reprehensiones quas ille Dioscorodi nuper ex Egenolphi officina prodeunti, etc.* 1544.

Adversus mendaces et christiano homine indignas Christiani Egenolphi typographi Francofurtani suique architecti calumnias Leonarti Fuchsii medici responsio denuo in lucem edita. 1545.

(2) Joly, Éloges de quelques auteurs, p. 350, in-12. Dijon, 1742.

(3) *Plinii Secundi Historia mundi, Libri XXXVII. Lugduni,* 1587. In-folio.

(4) *Historia generalis plantarum. Lugduni,* 1585—1587. 2 vol. in-folio.

même de Conrad Gesner (1). Né à Zurich en 1516, il fut le fondateur d'une dynastie scientifique et littéraire dont Salomon Gesner, l'aimable auteur de Daphnis et de la Mort d'Abel, devait être le dernier représentant. Conrad Gesner mérite la reconnaissance des Naturalistes; car c'est lui qui a conçu l'idée de *genre*. Le premier il vit que les espèces végétales ou animales n'étaient point des collections d'êtres, isolées, sans affinité et sans rapport entre elles; mais qu'elles avaient des traits communs semblables à ceux qui font reconnaître les membres d'une même famille, ou les individus qui exercent le même état. Il comprit que des espèces diverses en apparence, semblables au fond, formaient des groupes naturels dont tout le monde devine l'existence, mais dont le Botaniste seul peut démontrer l'homogénéité. Non-seulement Gesner conçut l'idée des genres botaniques, mais encore il apprit aux Naturalistes comment il fallait procéder pour les établir et les déterminer. Conrad Gesner est donc, Messieurs, le plus ancien des Botanistes classificateurs. Rabelais s'était borné à rechercher les diverses origines des noms des plantes : c'était un essai littéraire. Conrad Gesner établit l'idée de genre, l'applique aux végétaux, et inaugure ainsi la science des classifications que ses successeurs Magnol, Tournefort, Jussieu et De Candolle, devaient développer et perfectionner dans le même esprit et avec le même succès.

Après Gesner et Fuchsius, je citerai toujours, dans l'ordre des temps, Charles de L'Écluse, plus connu sous son nom latinisé de Clusius. Né à Arras, en 1526, il passa trois ans à Montpellier, où la passion de la Botanique

---

(1) *Vita clarissimi philosophi et medici excellentissimi Conradi Gesneri Tigurini conscripta à Josia Simlero, Tigurino*, 1566.

remplaça chez lui celle de la théologie ; puis il parcourut toute l'Europe, devint directeur du Jardin impérial de Vienne, et ensuite professeur de Botanique à Leyde (1). Il décrivit les plantes qu'il avait recueillies, et des espèces exotiques, avec une netteté et une précision inconnues avant lui. Le premier il a signalé et figuré la pomme de terre sous le nom de *Papas Peruvanorum* (2). Cette plante était cultivée depuis long-temps en Italie, où elle servait d'aliment aux hommes et aux animaux, sous le nom de *Tartouffli*. L'Écluse en reçut des tubercules, l'an 1548, par l'intermédiaire du Légat du Pape en Belgique, les planta, les vit fleurir, et fit connaître la plante, en s'étonnant à bon droit que la savante École de Padoue ait ignoré l'existence d'un végétal, originaire du Pérou, que l'agriculture italienne s'était approprié !

A la fin du XVIe siècle, nous trouvons encore, parmi les Docteurs de Montpellier, Matthias de Lobel (3), qui plaça son nom latinisé de Lobelius en tête d'une histoire générale des végétaux, avec 1500 figures sur bois (4). Deux frères, Jean et Gaspard Bauhin, issus à Bâle d'une famille originaire d'Amiens, terminent glorieusement cette série de représentants que Montpellier envoyait pour ainsi dire dans toutes les parties de l'Europe pour y propager le goût de la Botanique. Jean Bauhin (5), disciple de Fuchs

---

(1) *Everardi Vorstii oratio funebris in obitum Caroli Clusii Atrebatis*, 1611. *Ad calcem Caroli Clusii Atrebatis rariorum plantarum historia. Antwerpiæ*, 1601. In-folio.

(2) *Rariorum plantarum historia*, p. 79.

(3) Né à Lille en 1538, mort en 1616.

(4) *Plantarum seu stirpium historia Matthiæ de Lobel, Insulani. Antwerpiæ*, 1576.

(5) Né à Bâle en 1541, mort en 1613.

et ami de Gesner, voyagea dans le centre et le midi de l'Europe, puis composa une histoire universelle des plantes, où il décrivit 5266 espèces (1). Son frère Gaspard (2) conçut le plan d'un ouvrage plus gigantesque encore : il devait embrasser tous les végétaux alors connus. La mort ne lui permit pas de l'achever ; mais nous en possédons le premier volume (3) et la table connue sous le nom de *Pinax Bauhini* : elle renferme 6000 espèces distribuées en genres, ébauches encore imparfaites de ceux de Tournefort.

A côté des Botanistes sédentaires sortis de l'École de Montpellier, citons les voyageurs botanistes leurs auxiliaires indispensables, ceux qui, au péril de leur santé et de leur vie, vont dans les pays lointains pour en étudier les productions. Missionnaires de la science, ils comptent des martyrs comme ceux de la religion : sans eux, l'histoire naturelle serait stationnaire ; grâce à eux, elle s'enrichit sans cesse d'objets nouveaux. Les musées de l'Europe en sont encombrés, et le zèle laborieux des descripteurs ne suffit pas à la tâche de faire connaître les plantes et les animaux rapportés par ces infatigables pionniers de la science. Pierre Belon (4) et Rauwolf leur ont ouvert la route dans l'intérieur de l'Asie. Le premier est célèbre par ses voyages en Orient; le second visita les mêmes

---

(1) *Historia plantarum universalis.* 3 vol. in-folio. *Ebroduni*, 1651.

(2) Né à Bâle en 1550, mort en 1624.

(3) *Theatri botanici sive Historiæ plantarum, Liber primus. Basileæ*, 1658.

(4) Né à Oize, dans le Maine, en 1518, mort en 1564.

contrées, et décrivit (1) parfaitement les plantes qu'il en avait rapportées.

Jusqu'ici, Messieurs, nous voyons les grands Botanistes du XVIe siècle, étudiants à Montpellier, partir, munis de leur diplôme, pour aller porter leur science dans le nord de la France, comme Lobel et Dalechamps ; en Hollande, comme L'Écluse, ou en Suisse comme Gesner, Fuchs et les deux Bauhin ; mais nous n'avons aucune notion précise sur l'enseignement de la Botanique à Montpellier, sur les ressources dont elle disposait, et les méthodes suivies par les professeurs. Confondue avec la médecine et la pharmacie, elle n'était pas l'objet d'un cours spécial; elle ne disposait ni d'un jardin, ni de collections. Son jardin, c'était la campagne des environs, plus variée, plus pittoresque, il est vrai, qu'elle ne l'est actuellement. Avec le XVIIe siècle, une ère nouvelle commence pour notre École. La Botanique, devenue majeure par les travaux des savants du XVIe, se sépare de ses sœurs : Henri IV ouvre à tous les végétaux indigènes ou exotiques un asile hospitalier; il fonde le Jardin des Plantes; et l'enseignement de la Botanique, séparé de celui des arts d'application, obtient à la fois une chaire et les ressources nécessaires pour la rendre utile aux Médecins et aux Naturalistes. Richer de Belleval (2) fut à la fois le promoteur

---

(1) *Aigentliche Beschreibung der Raiss so er vor dieser zeit gegen Auffgang in die Morgenlaender fürnehmlich Syriam, Judœam, Arabiam, Mesopotamiam, Babyloniam, etc., nicht ohne geringe Mühe und grosse Gefahr selbs vollbracht. Langingen*, 1583.

(2) Dorthès, Éloge historique de Pierre Richer de Belleval, qui a remporté le prix de la Société royale des sciences en 1778.

Amoreux, Recherches sur la vie et les ouvrages de Pierre Richer de Belleval, fondateur du Jardin botanique donné par Henri IV á la Faculté de médecine de Montpellier, en 1593. — Avignon, 1786.

et l'instrument de cette régénération scientifique. Né à Châlons-sur-Marne, en 1558, il fut nommé professeur de Botanique et d'anatomie, le 20 Avril 1596, par l'influence du duc de Montmorency, gouverneur du Languedoc. Le Connétable avait été témoin du zèle et du savoir de Richer, et il pensait que si les Médecins font leur devoir en exposant leur vie pour arrêter les ravages d'une épidémie, l'autorité accomplit le sien en reconnaissant leurs services. En 1596, le Roi accorda une somme assez considérable pour l'époque, destinée à la fondation d'un Jardin botanique. En 1600, le jardin était complètement planté et flanqué d'édifices consacrés aux herbiers, aux cours publics et au logement du professeur, comme le montre une gravure du temps conservée dans la salle de l'herbier actuel (1). Sa fondation est donc antérieure de trente ans à celle du Jardin du Roi, établi à Paris, en 1626, sous Louis XIII. En 1596, le Jardin se composait de l'école de botanique actuelle, de la grande allée de marronniers parallèle aux serres, du tertre en gradins connu sous le nom de *Montagne*, et de vastes plantations qui s'étendaient jusque sur le haut du Peyrou. L'allée de marronniers était occupée par les plantes médicinales rangées suivant l'ordre alphabétique, et distinguées par des numéros. Dans l'allée parallèle et en contre-bas de celle des marronniers, Richer de Belleval avait placé les plantes odorantes, vénéneuses, ombellifères, épineuses, cathartiques et grimpantes. Au-dessus, sur les premiers gradins du tertre, celles qui croissent sur les pentes, les montagnes, dans les bois, les buissons et les lieux sablonneux. Au sommet, celles

---

(1) Sur cette gravure, on lit, au-dessus de la porte d'entrée du Jardin du Roi, la date de 1596.

qui vivent sur les rochers exposés au soleil et sur le rivage de la mer. Le versant nord de cette montagne artificielle était dévolu aux plantes alpines et septentrionales. Les herbes aquatiques végétaient dans un marais artificiel situé au N. O. de la montagne. Le jardin dit de la Reine, situé de l'autre côté de la route de Ganges, était occupé par des plantes montagneuses étrangères. A l'est du Jardin, près du boulevard, le carré où s'élève maintenant un *Paulownia* formait une prairie artificielle émaillée de toutes les fleurs qui se plaisent dans les naturels. Richer de Belleval, on le voit, avait créé des stations artificielles pour les plantes ; elles y retrouvaient l'exposition, la nature et l'inclinaison du sol, l'ombre, le soleil et l'humidité des lieux où elles croissent spontanément. Le célèbre agronome Olivier-de-Serres qui visita le Jardin vers 1598, en fait un éloge (1) dont le fondateur dut se glorifier. 1332 espèces prospéraient et se multipliaient dans le Jardin des Plantes, lorsque le siége de Montpellier, en 1622, vint détruire les fruits de tant de peines et de travaux. Comme un père tendre qui se précipite dans le danger pour sauver ses enfants, Richer de Belleval enleva du Jardin les plantes les plus précieuses, et les transporta dans celui de l'École de médecine, appartenant actuellement à l'École de pharmacie (2). Malheureusement c'était en hiver, et la plupart succombèrent. Ce-

---

(1) Théâtre d'agriculture, p. 606, in-folio, 1600.

(2) *Paucos enim post dies denuntiata nobis horti regii eversione plantas per tempus hiemis in regiæ Academiæ hortum transportavimus quæ velut indignatæ urbem ac cursores suos exosæ maximam partem contabuerunt. Hortus regius Monspeliensis*, manuscrit, et Dorthès, éloge cité, p. 119.

pendant les discordes civiles s'étaient apaisées ; Richer de Belleval se mit immédiatement à l'œuvre pour rétablir le Jardin dans son état primitif. Louis XIII lui accorde quelques secours insuffisants. Belleval n'hésite pas , et sacrifie une partie de sa fortune , comme le témoigne un arrêt du Conseil, du 11 Février 1611, qui lui restitue la somme de 30000 francs. Le Cardinal de Richelieu, dit Bassompière , étant à Montpellier, mena toute la Cour au Jardin du Roi , le 19 Juin 1629. Belleval profita de cette visite et obtint les fonds nécessaires à la restauration complète d'un établissement auquel il avait voué sa vie. Sa tâche accomplie , il semble que Belleval n'avait plus rien à faire sur cette terre, et il s'endormit paisiblement, trois ans après, âgé de 73 ans.

La création du Jardin des Plantes , suffisante pour remplir la vie d'un homme ordinaire , n'avait point absorbé toute l'activité de Belleval. Il faisait dans l'année deux cours de Botanique : l'un consacré aux plantes médicinales , le second à la Botanique proprement dite; il professait aussi l'Anatomie , mais les méchantes langues de l'époque l'accusaient de sacrifier Galien à Théophraste (1). Il a laissé un catalogue imprimé des végétaux du jardin, rangés par ordre alphabétique (2) , des mémoires sur les plantes du Languedoc (3), des planches gravées et de nombreux manuscrits.

---

(1) Amoreux, Eloge cité, p. 6.

(2) *Onomatologia seu nomenclatura stirpium quæ in horto regio Monspeliensi recens constructo coluntur Richiero de Belleval medico regio anatomico et botanico professore imperante. Monspelii*, 1598.

(3) Dessein touchant la recherche des plantes du pays de Languedoc, 1605 ; et remontrance et supplication au roy Henri IV, touchant la continuation de la recherche des plantes du Languedoc, et peuplement de son Jardin de Montpellier.

Vous le voyez, Messieurs, tout était préparé pour l'avènement d'un de ces hommes dont l'apparition fait époque dans l'histoire des sciences. La Botanique était enseignée ; les végétaux réunis dans un jardin et classés suivant leurs stations ; des collections d'histoire naturelle avaient été formées par les soins de Rondelet et de Richer de Belleval. Celui qui devait féconder toutes ces richesses fut Pierre Magnol. Né à Montpellier, en 1638, d'un pharmacien estimé de la ville, il se familiarisa dès son enfance avec les plantes et les drogues, et fut reçu Docteur en 1659, âgé de 21 ans seulement. « Une chaire de professeur » en médecine, dit son panégyriste Gauteron (1), qui fut » vacante en 1667, et mise à la dispute suivant la louable » coutume de ce temps-là (2), ne permit pas à M. Magnol » de garder le silence..... Il disputa, et il fut nommé, par » l'Université, Juge naturel de ces disputes académiques, » le premier des deux contendants qui devaient être pré- » sentés au Roi pour remplir la chaire vacante. » Étant protestant, il ne fut pas nommé; mais désigné, en 1667, par

---

(1) Éloge de M. Magnol. Histoire de la Société des sciences établie à Montpellier, t. I, p. 261; 1746.

(2) L'institution du Concours, déjà en vigueur à cette époque, fut définitivement constituée par un *édit du Roy* (Louis XIV) *portant reglement pour les Facultez de médecine avec arret du registre du* 19 *Mai* 1707. L'article VI de cet édit porte : « Voulons que toutes les chaires de professeurs qui vaquent actuellement ou qui vaqueront à l'avenir, soient mises à la dispute ; et qu'après que les aspirans ausdites chaires auront fait les leçons, demonstrations et autres actes probatoires qui leur seront prescrits par les docteurs de chaque Faculté, la chaire vacante soit adjugée à celui qui sera trouvé le plus digne à la pluralité des suffrages, les quels seront donnés par scrutin, et le procès-verbal d'élection sera envoyé à celui de nos Secrétaires d'état dans le département du quel se trou-

l'Université, pour faire les leçons ordinaires de Botanique, il les continua jusqu'à sa mort. Magnol publia successivement une excellente Flore de Montpellier (1), le Prodrome d'une histoire générale des plantes (2), un catalogue des plantes du jardin, rangées par ordre alphabétique (3), et enfin un ouvrage posthume publié cinq ans après sa mort (4).

Je ne parlerai que de son prodrome. Déjà dans le titre vous remarquerez le mot de *familles*; ce mot est une révélation. Dans la préface, Magnol développe son idée, et pose les bases de la méthode naturelle avec une netteté et une franchise qu'on chercherait en vain dans Jungius et Cesalpin, que l'Allemagne et l'Italie lui opposent. Vous allez en juger. « J'ai reconnu, dit-il, que les animaux se divisaient en familles distinguées par des caractères spéciaux; ensuite j'ai vu que ces familles contiennent des espèces variées : c'est ainsi qu'il y a, parmi les quadrupèdes, plusieurs espèces de chiens; parmi les oiseaux, un grand nombre d'espèces de colombes. Ces espèces n'ont point entre elles le même degré d'affinité. J'ai retrouvé tous ces degrés d'affinité dans les plantes : il existe des familles

---

vera la Faculté où la dite élection aura été faite, et à notre premier médecin pour nous en rendre compte. » (Archives de la Cour d'appel de Montpellier, liasse étiquetée Jardin royal, Chirurgie, Pharmacie, Ecole de droit.)

(1) *Botanicum Monspeliense, sive plantarum circa Monspelium nascentium* πρωτονωμων. *Lugduni*, 1676.

(2) *Prodromus historiæ generalis plantarum in quo familiæ plantarum per tabulas disponuntur. Monspelii*, 1689.

(3) *Hortus regius Monspeliensis sive catalogus plantarum quæ in horto regio Monspeliensi demonstrantur. Monspelii*, 1697.

(4) *Novus caracter plantarum in duos tractatus divisus ab authoris filio in lucem editum. Monspelii*, 1720.

distinguées par des signes particuliers, telles que les bulbifères (Liliacées), les culmifères (Graminées), celles qui ont une fleur monopétale, et encore d'autres, comme je le démontrerai plus loin..... De même qu'il existe d'innombrables familles d'animaux, je propose l'établissement de familles dans les végétaux. Je ne doute pas qu'il ne soit nécessaire d'en constituer de nouvelles : en effet, un certain nombre de plantes que nous avons réunies à d'autres familles pour ne pas trop les multiplier, devront former, à juste titre, des familles nouvelles.

» Cette relation des animaux et des végétaux m'a fourni l'occasion de ramener les plantes à des familles définies (je les appelle familles, les comparant à celles des hommes); mais il m'a paru impossible de tirer les caractères de ces familles des seuls organes de la fructification. J'ai donc choisi les autres parties des plantes dans lesquelles on trouve les caractères et les signes principaux; savoir : les tiges, les feuilles, les fleurs et les graines. Il y a même entre certaines plantes une ressemblance et une affinité qui n'apparaît pas dans les parties séparées, mais qui résulte de l'ensemble, qui ne frappe les sens, mais qui ne saurait être exprimée par des mots, comme on le voit dans les familles des Aigremoines et des Quintefeuilles (Potentilles), que tout Botaniste jugera congénères, quoique elles diffèrent par les racines, les feuilles, les fleurs et les graines. Je ne doute même pas que l'on puisse trouver les caractères des familles dans les premières feuilles germinatives.

» Je suis loin de nier cependant qu'il ne faille emprunter à la fleur et à la graine les différences capitales qui distinguent la majeure partie des familles, sans négliger les autres qui nous donnent une grande facilité pour accomplir cette tâche.

» J'ai donc suivi un ordre emprunté aux diverses parties des plantes dans lesquelles on trouve les caractères importants et distinctifs des familles. Je ne me suis pas contenté d'un seul caractère; j'en ai souvent considéré plusieurs ensemble. »

Tels sont, Messieurs, les passages les plus importants de la préface de Magnol. Vers le milieu de ce Cours, lorsque nous aurons discuté et approfondi les principes de la méthode naturelle, nous comprendrons, Messieurs, toute la portée philosophique de ces paroles. Vous admirerez avec quelle vigueur Magnol s'est dépouillé des préjugés scientifiques de son temps; comment l'observation naïve et incessante de la nature, l'étude des formes végétales, l'analyse des organes, l'ont conduit, après de longues méditations, à une généralisation sage, contenue, légitime, qui n'est que l'expression des faits et le jugement d'un sens droit sur un ensemble de phénomènes; car, vous le savez, Messieurs, dans les arts, le génie c'est l'imagination; dans les sciences, c'est le bon sens.

Déjà, du vivant de Magnol, la direction, ou, pour employer l'expression d'alors, l'intendance du jardin appartenait à François Chicoyneau; elle se perpétua héréditairement, avec le titre de chancelier, dans cette famille privilégiée, depuis 1664 jusqu'en 1758. Aucun de ses membres n'a laissé la moindre trace de son existence dans l'histoire des sciences naturelles; seulement l'un d'eux, François-Aimé Chicoyneau, disposa l'école de Botanique suivant la méthode de Tournefort, vers l'année 1695. Les arbres furent placés à l'ouest de l'allée actuelle des Tulipiers, les herbes dans le reste de l'École. En 1764, Gouan substitua la classification de Linnée à la méthode de Tournefort. Enfin, en 1811, de Candolle rangea les plantes de l'École,

comme elles le sont actuellement, dans l'ordre des familles naturelles. Je ne saurais préciser l'époque à laquelle le jardin des plantes officinales, fondé par Richer de Belleval, fut supprimé; cependant le devis des réparations à faire au Jardin du Roy, et daté du 24 Septembre 1745, me prouve qu'il existait encore à cette époque (1); mais, d'après un plan annexé à l'éloge de ce Botaniste par Dorthès, on peut affirmer qu'il fut détruit avant 1787. Une décision de la Faculté, approuvée par le Conseil académique, et confirmée par un arrêté motivé du Ministre de l'instruction publique, ordonne son rétablissement, qui s'effectue actuellement dans la partie septentrionale du jardin, en face de l'école forestière.

En 1679, trois ans après que Magnol eut publié la Flore de Montpellier, arrivait dans cette ville un jeune homme d'Aix, âgé de 23 ans, que son père avait voué à l'Église, mais que la Nature avait destiné à la Botanique : c'était Joseph Pitton-de-Tournefort (2). Déjà il avait parcouru, en herborisant, les Alpes de la Savoie et du Dauphiné. Les plantes du jardin l'occupèrent d'abord; puis il visita les Pyrénées et la Catalogne. En 1681, il était de nouveau à Montpellier, d'où il se rendit à Paris; il y fut nommé Professeur au Jardin du Roi, et publia, en 1694, ses éléments de Botanique. Les plantes y sont disposées suivant une méthode très-supérieure à celle de ses devanciers. On reconnaît l'influence des leçons et des écrits de Magnol. Mais le mérite principal de Tournefort, aux yeux du Botaniste philosophe, c'est d'avoir appliqué l'idée de genre,

---

(1) Archives de la Cour d'appel de Montpellier. *L. c.*

(2) Eloge de M. de Tournefort, par M. de Fontenelle, en tête du voyage dans le Levant. 1717.

et de l'avoir fait avec un tel bonheur, que presque tous les genres créés par ce grand Naturaliste ont été conservés ou rétablis par ceux qui l'ont suivi. Ne croyez pas que ce soit un mince service rendu aux sciences naturelles ! Vous verrez, en effet, Messieurs, dans la suite de ce cours, que l'existence permanente des espèces est contestable et contestée ; que les familles, se subdivisant tous les jours ou s'accroissant démesurément, deviennent de grands genres ou de grandes divisions du règne végétal. Le genre seul est resté tel que Tournefort l'avait conçu : *une réunion d'espèces qui se ressemblent plus entre elles qu'elles ne ressemblent à toutes les autres.* Les Naturalistes sont unanimes pour reconnaître l'existence du genre ; car l'on peut se demander si la nature a fait des espèces et même des familles, mais personne n'a jamais nié qu'elle n'ait fait des genres.

La série des temps nous amène à vous citer quelques noms d'hommes moins connus, mais dont les travaux ont contribué aux progrès de la science. Pierre Garidel, né à Manosque, en 1659, continua l'œuvre de Magnol et de Tournefort, en faisant connaître un certain nombre de plantes provençales (1). Jean-Baptiste Chomel, né à Paris (2), cultiva la Botanique médicale. Quoique des Naturalistes de l'époque, tous praticiens, fussent dans l'usage de ne jamais oublier dans leurs descriptions les vertus des simples, Chomel est cependant un des premiers qui ait publié un catalogue de plantes officinales rangées

---

(1) Histoire des plantes qui naissent aux environs d'Aix et dans plusieurs autres endroits de la Provence.

(2) En 1671, mort en 1740.

suivant leurs propriétés (1), et un traité des plantes utiles (2).

Le XVIIe siècle touchait à sa fin : l'œuvre de la rénovation philosophique des sciences naturelles, commencée par Magnol et Tournefort en France, Jungius en Allemagne, Cesalpin en Italie, était loin de son achèvement. Ces grands hommes avaient entrevu le plan de la nature ; ils avaient eu le sentiment de l'affinité des êtres, mais ils ne l'avaient pas démontrée. Une nomenclature confuse, barbare, dans laquelle les plantes étaient désignées par de longues phrases impossibles à retenir, opposait un obstacle insurmontable à la constitution de la science. L'œuvre fut accomplie et terminée, pour la nomenclature, par Linnée; pour la méthode naturelle, par les Jussieu. Le premier de cette famille de Botanistes, Antoine de Jussieu, étudia, à Montpellier, sous Magnol (3), et succéda à Tournefort dans sa chaire du Jardin des Plantes de Paris. Ses publications en botanique sont peu nombreuses. Une vaste clientèle médicale absorbait tous ses instants. « Mais en appelant auprès de lui son second frère Bernard, il fit plus pour la Botanique, dit M. Flourens, qu'il n'aurait probablement pu faire en s'y livrant tout entier lui-même (4). » Ni Bernard de Jussieu, ni son neveu Antoine-Laurent de Jussieu, qui réalisa les aspirations encore vagues de Magnol

---

(1) *Catalogus plantarum officinalium secundum earum facultates dispositæ. Parisiis*, 1730.

(2) Abrégé de l'histoire des plantes usuelles; Paris, 1712.

(3) Vic-d'Azyr, Éloge de M. de Jussieu. Histoire de l'Académie royale des sciences, 1758, p. 117.

(4) Flourens, Eloge historique d'Antoine-Laurent de Jussieu, lu à la séance publique, le 13 Août 1838, p. *ij*.

et les conceptions si précises de ses oncles, n'ont étudié à Montpellier; mais la filiation subsiste : Antoine de Jussieu est le lien qui rattache tous les Jussieu à l'École où Rondelet et Magnol avaient professé.

Depuis ces deux grands hommes, l'enseignement de la Botanique, inféodé à la famille des Chicoyneau, n'avait jeté aucun éclat, et l'on peut dire que, de 1715 à 1748, il y a une lacune dans la série des hommes célèbres chargés de professer cette science pendant le XVIIIe siècle.

En 1748, la tradition fut renouée par la nomination de Sauvages (1). Il ressuscita, dit Linnée, la Botanique morte depuis long-temps à Montpellier (2). Esprit éminemment exact et classificateur, Sauvages était déjà connu par son Traité des classes des maladies, où il avait essayé de soumettre les affections morbides à une classification analogue à celle des plantes. Ce travail le désignait au choix du Roi pour la chaire de Botanique. Dans l'intérêt des nombreux élèves qui suivaient ses cours, il composa une Flore de Montpellier, où les plantes étaient rangées suivant les formes de leurs feuilles (3). Pour un esprit superficiel, il semblerait que la méthode de Sauvages, venant après celles où les meilleurs caractères sont empruntés aux organes floraux, devait être un pas rétrograde : la seconde partie du titre répond à cette objection. Sauvages y déclare que son système a pour but unique de faire facile-

---

(1) Né à Alais en 1706, mort en 1767.

(2) *Flora Monspeliensis.* (*Amœnitates academicæ*, t. IV, p. 474. *Holmiæ*, 1759.)

(3) *Methodus foliorum seu plantæ Floræ Monspeliensis juxta foliorum ordinem ad juvandam specierum cognitionem digestæ.* Lahaye, 1751.

ment reconnaître les espèces des environs de Montpellier. Il n'a donc point eu l'intention de créer une méthode naturelle, mais seulement fournir un moyen d'arriver facilement et sûrement au nom de la plante. Dans cet ouvrage, comme dans sa Nosologie, Sauvages subissait l'influence de Linnée. Il y avait une telle affinité entre le génie du grand Suédois et le sien, que l'amitié la plus étroite unissait ces deux hommes qui ne s'étaient jamais vus. Dans ses cours, Sauvages exposait le système de Linnée; et Linnée, dans ses leçons de médecine à Upsal, suivait la Nosologie de Sauvages. Sauvages dédiait sa méthode des feuilles à Linnée, et Linnée insérait la Flore de Montpellier, de Sauvages, dans ses Aménités académiques (1). Échange touchant de deux intelligences séparées par l'espace, mais réunies par la pensée !

Entre tous les élèves de Sauvages, il en est deux que nous ne saurions passer sous silence. Le premier est Pierre Cusson : né à Montpellier, en 1727 (2), il se livra d'abord à l'étude des belles-lettres, mais abandonna bientôt la littérature pour la science. Son début en histoire naturelle fut un essai sur la classification des oiseaux. Désigné par M. de Jussieu pour un voyage botanique en Espagne, il parcourut la Catalogne et les Iles Baléares. Revenu à Montpellier, sa santé altérée le contraignit à mener une vie

---

(1) Voyez sur Sauvages. Son éloge par M. de Ratte. (Éloges des Académiciens de Montpellier, recueillis et publiés par Des Genettes, p. 145. — 1811.) — Notice philosophique sur Boissier de Sauvages, par Trinquier. (Journal des sciences médicales de Montpellier, t. I, p. 1. — 1834.) — Et une excellente Étude biographique, philosophique, médicale et botanique sur Boissier de Sauvages, par le docteur Barbaste. — 1851.

(2) Mort en 1783.

plus sédentaire ; il se consacra à la médecine pratique, et la Botanique devint pour lui un noble délassement. Son attention s'était portée sur la famille des Ombellifères. Composée de plantes qui se ressemblent tellement qu'elles paraissent former un genre unique , cette famille n'avait point encore été subdivisée d'une manière satisfaisante. Cusson trouva dans le fruit, et surtout dans les côtes dont il est relevé, d'excellents caractères. Sous le nom très-juste de *periembryum*, il fit connaître l'albumen qui entoure l'embryon dans les plantes comme dans les animaux, et fonda sa classification sur cet organe. Hoffmann, Koch et de Candolle, qui se sont successivement occupés de cette famille, ont suivi la voie ouverte par Cusson, en fondant leurs grandes divisions sur les caractères du fruit et de l'embryon. Malheureusement Cusson ne publia jamais ses travaux sur les Ombellifères ; mais Vicq-d'Azyr a mis sa classification à la suite de son éloge (1), et A.-L. de Jussieu a donné une analyse exacte de ses observations organographiques (2). De tels éditeurs dispensent de tout commentaire. A partir de 1767, Cusson fut vice-professeur et démonstrateur de Botanique au Jardin des Plantes, et, en 1777, ses travaux sur la géométrie et le calcul intégral lui valurent la chaire de mathématiques. Cusson, en effet, n'était pas un homme limité à une spécialité. Naturaliste, médecin, géomètre, il possédait encore plusieurs langues vivantes qui l'avaient mis en rapport avec les savants de tous les pays, et l'initiaient à leurs découvertes.

Les études de Cusson sur les Ombellifères rattachent

---

(1) Histoire de la Société royale de Médecine, années 1782 et 1783, p. 127.

(2) *Ibidem*, p. 275.

intimement ce naturaliste à Magnol et à Tournefort. Il a pénétré plus profondément qu'ils ne l'avaient fait dans la structure du fruit et de la graine. Ses travaux, quoique bornés à une seule famille, sont parallèles et synchroniques à ceux des Jussieu et des Gaertner : c'était la voie du progrès, car ceux de la Botanique montrent de plus en plus que les meilleurs caractères des genres et des familles résident dans le fruit et dans la graine.

Cusson eut, pendant ses études, un condisciple dont la vie devait être aussi agitée que la sienne avait été tranquille : ce condisciple, c'est le célèbre voyageur Commerson (1). Il séjourna à Montpellier de 1747 à 1755. Son ardeur pour la Botanique était si grande, qu'elle fit souvent le désespoir du professeur Sauvages et du jardinier Banal. Quand il s'agissait d'enrichir son herbier, Commerson ne respectait rien. Les plantes les plus rares, une fleur unique, tout était enlevé. Sauvages lui fit défendre l'entrée du jardin et des serres : Commerson se vengea en critiquant le *Methodus foliorum* de son maître. Le célèbre astronome Lalande, son comptriote et son panégyriste (2), communiqua ses lettres à Bernard de Jussieu. Tous deux le firent venir à Paris, et le désignèrent ensuite à Bougainville comme Naturaliste de son voyage autour du monde. Commerson visita Monte-Video, le Brésil, les îles de l'Océanie, l'île Bourbon et l'île de France, où il succomba, en 1773, sans avoir eu la consolation de revoir sa patrie et son fils encore enfant à son départ. Ses collections font partie des richesses accumulées au Muséum d'histoire naturelle de Paris. Commerson n'a rien publié ; mais il avait composé un martyrologue de

---

(1) Né à Châtillon-les-Dombes en 1727, mort en 1773.

(2) Journal de physique de l'abbé Rozier, t. V, p. 89 ; 1775.

la Botanique, où il rappelait tous les voyageurs qui sont morts, loin de leur pays, de fatigues, de privations et de maladies. Peut-être prévoyait-il qu'un jour il serait inscrit sur cette glorieuse liste qui depuis s'est accrue de tant de noms !

Habitants du Languedoc, nous ne saurions oublier le continuateur des travaux de Tournefort et de Garidel sur la Flore provençale, le docteur Louis Gerard. Né à Cotignac, dans le Var, en 1733 (1), il fit ses études à Montpellier, parcourut la Provence de 1755 à 1757, et publia sa Flore à Paris, en 1761 (2). Quoique le système de Linnée fût alors exclusivement et universellement adopté, Gerard comprit tout ce qu'il avait d'artificiel, et rangea ses plantes suivant l'ordre des familles naturelles. Si l'on considère qu'en 1778, l'illustre Lamark publiait sa Flore française (3) en suivant encore une méthode d'analyse complètement artificielle, on ne peut s'empêcher de rendre hommage à l'esprit éminemment philosophique de Gerard, qui appliquait dans une Flore provinciale les principes de la méthode naturelle dont les bases venaient à peine d'être posées par Antoine et Bernard de Jussieu (4).

Vous avez vu, Messieurs, qu'au milieu du XVIIIe siècle, Montpellier correspondait avec Upsal, et que Sauvages était l'ami de Linnée. Ces liens devaient se resserrer encore par son active correspondance avec Gouan. Né à Montpellier

---

(1) Mort à Paris en 1819.

(2) *Ludovici Gerardi, M. D., Flora gallo-provincialis cum iconibus æneis. Parisiis*, 1761.

(3) Flore française, ou description succincte de toutes les plantes qui croissent naturellement en France. 3 vol. in-8°. Imprimerie royale; 1778.

(4) Le *Genera plantarum* d'A.-L. de Jussieu n'a paru qu'en 1789.

en 1733, il fut reçu docteur par le fils de Magnol (1), et devint bientôt démonstrateur des plantes dans le Jardin Royal. En 1762, il publia le catalogue des 2200 plantes qu'il renfermait alors (2), classées suivant le système de Linnée. « Votre ouvrage, lui écrivait le grand Naturaliste Suédois, me plaît d'autant plus qu'il ouvre la route aux ordres naturels en décrivant le véritable port des plantes. » Peu de temps après, Gouan faisait sa Flore de Montpellier; et, en 1767, il succéda à Sauvages. Devenu professeur, il ne resta pas oisif, comme l'attestent ses Illustrations botaniques, son Exposition du système de Linnée, et un certain nombre de Mémoires importants. Il se proposait de faire l'histoire naturelle complète des environs de Montpellier. Le temps et la vue lui firent défaut pour l'accomplissement de ce grand projet. Sans posséder à un aussi haut degré le génie philosophique de ses devanciers, Gouan avait toutes les qualités d'un excellent Naturaliste descripteur; il était doué d'une grande sagacité dans la distinction des espèces, et son commerce épistolaire avec Linnée semblait l'avoir pénétré de son esprit. En étudiant sans relâche les plantes des environs de Montpellier, Gouan a complété l'œuvre commencée par Richer de Belleval. Pendant sa longue carrière (il vécut 88 ans), plusieurs générations de Botanistes passèrent devant lui, car il fut l'élève de Sauvages,

---

(1) Éloge de M. A. Gouan, professeur de botanique dans la Faculté de médecine de Montpellier, par J. Roubieu. (Nouvelles annales cliniques de la Société de médecine pratique de Montpellier, t. III, p. 200; 1822.)

(2) *Hortus regius Monspeliensis sistens plantas tum indigenas tum exoticas n° 2200, secundum sexualem methodum digestas. Lugduni*, 1762.

le contemporain de Cusson, le maître d'Auguste Broussonnet, et l'ami de De Candolle et de Delile.

Le successeur de Gouan fut un homme dont les voyages lointains, le dévouement civique et la fin malheureuse, ont laissé dans cette ville une impression profonde : je veux parler de Marie-Auguste Broussonnet (1).

Rien, dans sa vie agitée, ne rappelle les existences calmes de ses prédécesseurs; mais tout montre en lui une nature énergique et une aptitude remarquable aux études et aux travaux les plus divers. La simple esquisse de sa vie est un éloge. Né à Montpellier, en 1761, d'un père déjà professeur dans cette École, son goût pour les sciences d'observation se montra dès l'enfance. Docteur à 19 ans, avec une excellente thèse sur la respiration, il commence ses études zoologiques par un mémoire sur les squales, se rend à Paris, puis à Londres, et présente à la Société royale plusieurs mémoires ichthyologiques. Il est reçu membre de cette Société, honneur dont les Anglais sont si avares envers les savants étrangers. En 1784, il revient à Paris, et se fait connaître de l'Académie par des communications importantes sur l'anatomie et la physiologie des poissons. Sa vocation pour la Botanique se dévoile dans une comparaison des mouvements des plantes avec ceux des animaux, où il fait connaître les oscillations des folioles latérales du sainfoin de l'Inde (*Desmodium gyrans* D. C.). Ces travaux

---

(1) Cuvier, Éloge historique de M.-A. Broussonnet, lu le 4 Janvier 1808. (Éloges historiques des membres de l'Académie royale des sciences; 1800-1810, t. I, p. 311.)

De Candolle, Éloge de M.-Auguste Broussonnet, prononcé dans la séance publique de l'Ecole de Médecine, le 4 Janvier 1809. (Recueil de discours prononcés à la Faculté de médecine de Montpellier, par des professeurs de cette Faculté. — 1820, p. 428.)

firent une telle sensation, qu'à 24 ans on le reçut membre de l'Académie des sciences à l'*unanimité*, exemple inouï dans l'Académie depuis 120 ans qu'elle existait, et qui ne se reproduira pas, dût-elle durer trois fois plus longtemps. En même temps Daubenton le choisit pour son suppléant au Collége de France. La Société centrale d'agriculture ayant été fondée en 1785, Broussonnet en devient le Secrétaire et l'âme; il publie de nombreuses instructions aux cultivateurs, va en Angleterre, et en rapporte le Gincko et le Mûrier de la Chine, auquel l'Héritier donna le nom de *Broussonetia*. Par une singulière coïncidence, ces végétaux asiatiques prospèrent si bien à Montpellier, qu'ils semblent y retrouver le ciel de leur patrie.

Cependant les premiers mouvements de la grande révolution se faisaient sentir. Comme tous les hommes de valeur à cette époque, Broussonnet est entraîné dans la politique, devient membre du Corps électoral de Paris, puis de l'Assemblée législative; mais attristé par les tiraillements, les menées, les violences des partis, il se retire bientôt à la campagne. La Convention succède à l'Assemblée législative : sa vie est menacée, et il se réfugie en Espagne. Accueilli à Madrid par les Botanistes Ortega et Cavanilles, il devient suspect aux émigrés français, se sauve à Xerès, et de là à Lisbonne. Malgré l'amitié du Botaniste Corréa et la protection d'un Prince du sang, l'Inquisition s'inquiète de son séjour : il fuit dans les Algarves, les traverse en recueillant des plantes, vient échouer à Cadix, et arrive au Maroc avec l'ambassadeur des États-Unis. Il guérit l'empereur d'une grave maladie, découvre l'arbre qui donne la résine sandaraque (1), l'Argan (2), et revient en France

(1) *Thuya articulata.* Desf.
(2) *Elæodendron argam.* Schousb.

pour revoir sa famille et repartir avec elle pour le Maroc. Au commencement de 1799, il était à Mogador lorsqu'une effroyable peste envahit le pays. Il resta le dernier des agents français; mais, tremblant pour sa famille, il se jette avec elle dans une barque qui les conduit aux Canaries. Séduit par la variété des productions naturelles de ces îles, son imagination s'exalte à l'idée d'en tracer le tableau complet. Il récolte avec ardeur, envoie des plantes à tous les Botanistes de l'Europe, des graines à tous les jardins. Revenu en France, Chaptal lui confie la direction de celui de Montpellier. Soutenu par un Ministre que le pouvoir ne rendit pas indifférent à la science qui l'avait élevé, Broussonnet put agrandir le jardin, bâtir l'orangerie, creuser le canal où vivent les plantes aquatiques, et replanter l'École. Il s'apprêtait à décrire les 1500 plantes qu'il avait rapportées d'Afrique, lorsqu'une cruelle infirmité, l'impossibilité de se rappeler les noms substantifs, le rendit incapable de tout travail; et, à 46 ans, cet homme si actif, si dévoué à la science et à sa patrie, ce voyageur accompli, s'éteignait sans avoir pu transmettre à la postérité des résultats acquis aux dépens de sa fortune, de son repos et de sa santé.

Ne le plaignons pas, Messieurs : si sa vie a été agitée, s'il a beaucoup souffert, il a eu en compensation les émotions indicibles du voyageur visitant des contrées lointaines, les plaisirs toujours nouveaux de la découverte, les jouissances intimes du travail, et cette douce satisfaction de l'homme utile dont les efforts sont appréciés par un pouvoir intelligent, et soutenus par la sympathie de ses concitoyens.

Un mois après la mort de Linnée, le 4 Février 1778, naissait, à Genève, celui qui devait le continuer et le représenter, au commencement du XIXe siècle, par la nature et par l'immensité de ses travaux. Tous vous l'avez déjà

nommé dans votre esprit : c'était de Candolle. Je ne vous retracerai pas sa vie, Messieurs ; elle l'a déjà été par des voix plus imposantes que la mienne (1) ; et, d'ailleurs, le temps qui me reste ne suffirait pas même à la simple énumération de ses travaux. Je me bornerai à indiquer ce qu'il a fait à Montpelller pendant les huit années qu'il a appartenu à cette École. Connu déjà par ses cours et ses travaux à Paris, de Candolle fut nommé, en 1808, professeur à la Faculté de médecine de Montpellier, sur la double présentation de cette Faculté et de l'Académie des sciences. A son arrivée, il imprima une nouvelle vie aux études botaniques ; ses cours, ses herborisations étaient suivis non-seulement par des élèves, mais par un grand nombre de personnes de la ville. Dans le jardin, il continuait, grâce à l'appui de Chaptal, les améliorations commencées par Broussonnet. C'est par lui que fut construite la serre tempérée. L'École de Botanique fut replantée et agrandie, quoique son enceinte fût forcément limitée comme elle l'est encore aujourd'hui. Voici comment De Candolle obtint ce résultat (2). En 1810, la ville de Montpellier, réalisant une décision du Conseil municipal, prise seize mois auparavant, acquit, pour être

---

(1) Flourens, Eloge historique de Pyramus de Candolle, lu à la séance publique de l'Institut du 19 Décembre 1842.

A. de la Rive, Notice sur la vie et les ouvrages d'A.-P. de Candolle. — Genève, 1845.

F. Dunal, Eloge historique de A.-P. de Candolle, lu à la séance de rentrée des trois Facultés et de l'Ecole de pharmacie, le 8 Novembre 1842.

(2) Voici les détails officiels de cette affaire. Par une lettre datée du 14 Mars 1808, le Ministre de l'intérieur Cretet (*) invitait la ville de Montpellier à faire l'acquisition d'un jardin situé au nord de celui de l'Ecole de médecine. « Cette acquisition, disait

(*) Archives de la Mairie de Montpellier. Dossier de l'achat du jardin Itier.

ajouté au Jardin des Plantes, un terrain situé au nord de la montagne : c'est la partie qui s'étend depuis cette montagne jusqu'à l'Hôpital-Général. Le terrain acquis, de Candolle en consacra la partie orientale à une école forestière. Il y réunit tous les arbres, rangés par ordre de familles, et gagna ainsi beaucoup de place pour augmenter dans l'École le nombre des plantes de petite taille. Cette École forestière est donc le complément et pour ainsi dire la suite de l'École botanique. Dans la partie occidentale, de Candolle plaça une collection de vignes qui s'y trouve encore actuellement, et des écoles d'arbres fruitiers et de plantes économiques (1) dont la plupart seront représentées dans la réserve dont le Ministre vient d'ordonner la création. A la suite de ces agrandissements, de Candolle eut la satisfaction de publier, en 1813, un catalogue du jardin botanique contenant 5500 espèces, dont 300 nouvelles ou mal connues. Une Faculté des sciences ayant été établie à Montpellier, en 1810, de

---

le Ministre, deviendrait un moyen assuré de rendre ce jardin le plus beau de l'Europe, en augmentant son étendue convenablement. » Par une délibération du 26 Septembre 1808, le Conseil municipal (**), se fondant sur « la nécessité d'augmenter un établissement qui fait partie d'une Ecole de laquelle la ville de Montpellier tire son plus beau lustre et la protection spéciale que le Gouvernement accorde à cette École, » autorise le Maire à acheter ce jardin. Un décret signé Napoléon, et daté du 26 Décembre 1809, approuva la délibération du Conseil municipal. Les prétentions exagérées, de la part des propriétaires, retardèrent jusqu'au 3 Mars 1810 la réalisation de la décision prise seize mois auparavant par le Conseil municipal. (Dossier de la vente du jardin Itier à la Mairie de Montpellier.)

(1) *Catalogus plantarum horti botanici Monspeliensis*, *auctore de Candolle*, p. 4 de la Préface.

(**) 4e Registre des délibérations du Conseil municipal de la ville de Montpellier, no 23, folio 49.

Candolle y fut nommé professeur par l'influence de Cuvier. Malgré toutes ces occupations, il continuait à faire, dans toute l'étendue de l'Empire français, les voyages agronomiques qu'il avait commencés, en 1808, par ordre du Gouvernement, et qui ont été si profitables à la Flore française et à la Géographie botanique de la France. Sous sa direction, un artiste habile dont nous regrettons la perte récente, M. Node-Veran, peignait les plantes intéressantes qui fleurissaient dans le jardin ou à la campagne.

Mais une intelligence comme celle de De Candolle ne pouvait s'occuper de la Botanique sans la considérer sous le point de vue philosophique. Un homme de sa force devait se placer parmi les législateurs de l'histoire naturelle, à côté des Magnol, des Cesalpin, des Linnée et des Jussieu. C'est ce qu'il fit en donnant au monde savant, sous le nom de Théorie élémentaire de la Botanique (1), le code le plus transcendant de cette science, le livre le plus profond qui ait paru depuis la *Philosophia botanica* de Linnée, et la préface du *Genera plantarum* d'Antoine-Laurent de Jussieu. Dans sa Philosophie botanique, Linnée avait énoncé sous forme aphoristique les grandes vérités que son génie avait découvertes ou confirmées. Dans la préface du *Genera*, Jussieu avait posé les principes de la méthode naturelle qu'il appliquait, dans le cours de l'ouvrage, à l'ensemble du règne végétal. Dans sa théorie élémentaire, de Candolle discute ces principes, démontre leur vérité, et pose une nouvelle loi, celle de la symétrie qui domine les forces plastiques des végétaux, comme l'attraction règle le cours des astres. Le premier, il montra que la tendance de la nature, dans la structure des fleurs, c'est la régularité, et que les déviations habituelles de cette loi sont des ano-

---

(1) Ou exposition des principes de la classification naturelle et de l'art de décrire et d'étudier les végétaux. Paris, 1813.

malies constantes, mais ne sont pas l'état normal. Son travail confirme et complète celui de l'immortel Goethe, sur la métamorphose des plantes. L'un et l'autre seront toujours les guides de tous ceux qui voudront suivre la nature végétale dans ses transformations protéiques, et deviner le plan qu'elle semble vouloir dérober à la curiosité humaine. La composition de la théorie élémentaire marque donc le passage de De Candolle à Montpellier : c'est la note harmonique qu'il a jetée dans le concert philosophique dont ces murs retentissent depuis quatre siècles.

En 1816, Genève réclama le grand Naturaliste qu'elle avait vu naître, et, malgré toutes les sollicitations, il se rendit aux vœux de ses concitoyens. Son activité ne diminua pas : il fit paraître de nombreux mémoires, de grands ouvrages, et entre autres une Organographie végétale où il applique les principes de la théorie élémentaire. Enfin, il commença la publication d'une Flore universelle qu'il espérait pouvoir achever. Pour vous donner une idée de cette vie laborieuse, je vous dirai qu'il a laissé 179 mémoires ou ouvrages dont quelques-uns sont composés de plusieurs volumes. Il a mieux fait que des livres d'histoire naturelle, il a fait des Naturalistes. A Montpellier, Flourens, Dunal, Requien et Moquin-Tandon; A Genève, Meisner, Wydler, Duby, Choisy et son fils, continuateur de son grand ouvrage qu'il a perfectionné et amélioré en le tenant sans cesse au niveau des progrès de la Botanique. L'éloge des vivants est difficile. Je me tairai donc sur les élèves de De Candolle ; mais qu'il me soit permis de rendre ici un éclatant hommage à l'un d'entre eux qu'une mort récente et prématurée nous a enlevé il y a peu de temps.

Digne successeur de Garidel, de Gerard et de Gouan, élève et ami de De Candolle et de Broussonnet, Esprit Requien naquit à Avignon, le 6 Mai 1788. Industriel par

état, Naturaliste par vocation, nul Botaniste de notre temps n'a autant contribué à faire connaître la Flore de la région des oliviers. Un grand nombre d'espèces ont été distinguées ou découvertes par lui. Son nom se trouve à chaque page des Flores françaises de De Candolle, Loiseleur-Deslongchamps, Grenier et Godron. Cependant, Messieurs, Requien n'a rien écrit; mais, collecteur infatigable, il envoyait des plantes avec une libéralité sans exemple à tous les Botanistes, en leur signalant les espèces nouvelles. Doué d'une mémoire prodigieuse, tout ce qu'il voyait, lisait ou entendait s'y gravait d'une manière ineffaçable. Jamais homme, on peut le dire avec assurance, n'a connu tant de choses; car Requien était non-seulement Botaniste, mais encore Zoologiste, Géologue, Paléontologiste, Numismate et Bibliographe. Lui présentait-on une plante, un animal, un fossile, une médaille, le nom et tout ce qui s'y rattache se trouvaient sur ses lèvres immédiatement, sans hésitation et sans effort. A défaut des ouvrages qu'il n'a pas eu le temps d'écrire, Requien a légué à sa ville natale un herbier parfaitement classé, contenant plus de 40000 plantes, une bibliothèque Botanique de 6000 volumes, un musée de Zoologie, un cabinet de Minéralogie, de Géologie et de Conchyliologie. Chacune de ces collections eût absorbé la vie et la fortune d'un savant spécial; Requien seul suffisait à tout. Son exemple prouve qu'on peut servir l'histoire naturelle aussi utilement en recueillant et en classant les objets dont elle s'occupe, qu'en les décrivant. La mort de Requien a été digne de sa vie. Il a succombé en Corse, le 30 Mai 1851, à une attaque d'apoplexie déterminée par les fatigues d'une herborisation de huit jours sous les feux du soleil d'Italie. La mort l'a surpris au milieu de sa tâche. Ce voyage devait être le

dernier, car il voulait consacrer à la publication de ses immenses matériaux les années où la faiblesse de l'âge le condamnerait au repos.

Plus heureux que Requien dont il fut l'ami, le savant par lequel nous allons terminer cette revue a eu le temps de féconder les matériaux qu'il avait accumulés dans les voyages de sa jeunesse. Né à versailles, le 23 Janvier 1778, Alire Raffeneau-Delile prit le goût de la Botanique dans les Jardins de Trianon, où Louis XVI avait planté, avec Bernard de Jussieu, une école rangée suivant la méthode naturelle. Il était âgé de 20 ans au moment où Bonaparte réunissait les savants destinés à faire partie d'une expédition lointaine dont le but était un secret connu seulement du Général en chef. Malgré sa jeunesse, Delile fut adjoint à Monge, Berthollet, Fourrier, Malus et Geoffroy-St-Hilaire. Après la conquête de la Basse-Égypte, un Jardin de Botanique et d'Agriculture fut fondé. Delile en eut la direction. Du Caire, il adressa à l'Institut de France un mémoire sur le Séné d'Égypte, et un autre sur le Palmier Doum de la Thébaïde, connu des anciens sous le nom de *Cucifera*. A son retour, il lut devant la même Compagnie une dissertation sur le *Lotus* du Nil ou *Nelumbium speciosum*. Nommé Vice-Consul à Wilmington, dans la Caroline du Nord, en 1803, il n'interrompit pas ses études botaniques. Rappelé des États-Unis, en 1807, pour coopérer au grand ouvrage sur l'Égypte, il y inséra un mémoire sur les plantes qui y croissent spontanément, et une Flore du même pays, illustrée par 200 figures gravées. C'est là, Messieurs, le monument capital de Delile, celui auquel son nom sera toujours attaché. En 1809, il publia une dissertation sur les effets d'un poison de Java appelé Upas tieuté ; et, quelques années plus tard, le dernier volume des Liliacées, peintes par Redouté. Tous ces titres le désignaient au Ministre

comme digne de succéder à de Candolle. Son activité ne se ralentit pas. Grâce à lui, le Jardin s'enrichit d'un grand nombre de plantes nouvelles. Les *Nelumbo*, le *Bougainvillea*, les *Bauhinia*, les *Pandanus*, le *Poinsetia*, le Poivre de la Jamaïque, les *Cycas*, les *Zamia* que vous admirez dans nos serres, ont été introduits par lui. C'est encore lui qui eut l'heureuse idée de greffer, sur le Gincko mâle du Jardin, les branches d'un Gincko femelle rapportées de Genève par un amateur éclairé d'horticulture, M. Vialars. Grâce à cet ingénieux artifice, le Jardin de Montpellier récolte, pour les distribuer, des graines fertiles de cet arbre curieux. Delile avait réuni des matériaux et rédigé des notes pour une Flore du Port-Juvenal, cette curieuse localité où des laines apportées du Roussillon, d'Espagne, d'Afrique et même d'Amérique, laissent tomber en séchant des graines qui lèvent et produisent des plantes souvent inconnues sur le continent européen. M. Godron a repris le travail de Delile, et vos vœux se joindront aux miens pour hâter la publication des espèces qui composent la petite colonie du Port-Juvenal. Delile décrivit encore les plantes rapportées de la Nubie par Caillaud, et du mont Sinaï par M. Léon de la Borde : c'était compléter sa Flore d'Égypte. Les travaux variés de ses dernières années, disséminés dans vingt mémoires, embrassent la physiologie végétale, la Botanique descriptive et la Botanique appliquée. Dans la première catégorie, nous trouvons ses recherches sur le mode respiratoire du *Nelumbium*, la phosphorescence de l'Agaric de l'olivier, et la végétation de l'*Isoetes setacea*. Dans la seconde, la description d'un grand nombre d'espèces nouvelles. Dans la troisième, ses essais d'acclimatation à Montpellier, ses observations sur un empoisonnement par des champignons, et l'emploi de la mercuriale tomenteuse des environs de Montpellier, comme plante tinc-

toriale. Delile, Messieurs, était un Botaniste complet ; toutes les branches de la science lui étaient familières. Son excellente mémoire avait retenu tous les faits de la physiologie et les noms d'un grand nombre de plantes. Il se plaisait dans la distinction des espèces difficiles, et les cultivait pour mieux les étudier. La seconde moitié de sa vie a été aussi paisible que la première avait été agitée. Avant de mourir, il voulut revoir l'Égypte, et accompagna le Professeur Lallemand à Marseille; mais ses forces l'abandonnèrent, et il revint mourir à Montpellier, le 5 Juillet 1850. Sa vie, vous le voyez, Messieurs, a été consacrée à la science : c'est en dire assez pour son éloge comme savant, c'est en dire trop peu pour ceux qui ont appris à l'estimer comme confrère et à l'aimer comme ami.

J'ai fini, Messieurs : laissez-moi seulement exprimer une appréhension, et former un vœu. En déroulant devant vous le tableau de toutes les grandes choses accomplies par tant d'hommes illustres ou utiles, je crains d'avoir manqué le but que je m'étais proposé : je voulais exciter en vous une noble émulation, j'ai peur d'avoir jeté le découragement dans vos âmes. Repoussez, Messieurs, cette funeste impression ; tous les ouvriers sont les bien-venus dans le champ de la science, les plus modestes comme les plus habiles, l'homme qui se présente portant au front la flamme divine du génie comme celui qui ne possède d'autre instrument que son zèle et sa persévérance. Si votre ambition se borne à apprendre ce que d'autres ont vu et pensé, votre tâche sera plus facile encore; mais, quel que soit votre dessein, que vous veuillez travailler, dans la limite de vos forces, aux progrès de l'histoire naturelle, ou que vous vous contentiez d'utiliser vos connaissances botaniques pour vos études de physiologie, de matière médicale, de thérapeutique et de toxicologie, la méthode que vous devez suivre

est la même ; elle se résume en un mot : l'observation ; l'observation qui est au Naturaliste ce que la charité est au chrétien, la condition indispensable du salut. Rappelez-vous, Messieurs, que vouloir apprendre l'histoire naturelle dans les livres est un travail stérile, inutile, impossible et absurde ; rappelez-vous que la mémoire la plus heureuse, la sagacité la plus merveilleuse, ne sauraient retenir ni les noms de plantes ou d'animaux que l'œil ne voit pas, ni les détails de leur structure toujours incompréhensibles dans une description. Les traités de Botanique, Messieurs, sont semblables aux guides du voyageur dans un pays qu'il ne connaît pas; ils lui indiquent les curiosités qu'il doit visiter, mais ne sauraient suppléer à la vue des objets. De même qu'on ne lit pas ces guides dans le cabinet, mais qu'on les consulte en voyageant, de même vous ne devez pas lire les livres de Botanique, mais les consulter en présence des plantes. Cherchez sans cesse à vérifier par tous les moyens possibles les faits qu'ils vous signalent : pour cela un grand jardin, des herbiers, des collections de fruits et de bois, et la campagne, sont ouverts devant vous. Ce sont là les livres du Botaniste comme les hôpitaux sont ceux du médecin, les laboratoires ceux du physicien et du chimiste. En suivant cette voie, chaque pas assurera vos progrès. Plus vous interrogerez la nature, mieux vous la comprendrez. Ne vous rebutez donc point dès l'abord ; et moi, Messieurs, puissé-je vous être utile en écartant les obstacles qui pourraient vous arrêter ! Puissé-je surtout éveiller en vous l'amour des sciences naturelles, car ce sera vous préparer des jouissances pendant votre jeunesse, du bonheur dans l'âge mûr, et des consolations dans la vieillesse !

FIN.